William O. Bradley.

L'opinion du gouverneur du Kentucky sur le message de M. Cleveland.

Presse Associée.

Louisville, Kentucky, 18 décembre—Un correspondant de l'*Evening Post* a demandé aujourd'hui au gouverneur Bradley ce qu'il pense du message du président Cleveland sur la question vénézuélienne, dit une dépêche spéciale de Frankfort.

Je n'ai pas eu le temps de porter au Message de M. Cleveland une sérieuse attention, a répondu le gouverneur Bradley, car je suis encombré de travail, mais je dirai que je crois dans la Doctrine Monroe et que je pense qu'elle doit être soutenue. Je n'aime ni l'Angleterre ni sa politique, et ne pense pas qu'elle ait un sentiment quelconque d'amitié pour nous.

La Question Vénézuélienne au Sénat.

La Commission des Affaires Etrangères.

Presse Associée.

Washington, 18 décembre—La Commission des affaires étrangères du Sénat s'est réunie aujourd'hui et a décidé de siéger pendant les vacances de Noël pour s'occuper de la question vénézuélienne.

L'intention des membres est d'examiner l'affaire sous toutes ses faces, et, dans ce but, tous les rapports ou autres documents leur seront communiqués.

Selon toutes probabilités, les travaux de la commission auront pour conséquence une résolution définissant la position des Etats-Unis dans la question de frontières du Vénézuéla, accompagnée d'une affirmation de la doctrine Monroe.

Les républicains continueront à faire tous leurs efforts pour compléter les commissions avant les fêtes, afin de donner l'autorité nécessaire aux procédures.

Dans tous les cercles, aucun doute n'est exprimé quant à l'acceptation de la requête du président pour la nomination d'une commission chargée d'examiner la question, mais le sentiment général parmi les législateurs semble être que le Congrès devrait procéder également à une enquête.

Quelques extrêmes du parti républicain pensent qu'une commission causera un délai et tiendra l'affaire en suspens.

Le Message de M. Cleveland approuvé par la législature de la Virginie.

Presse Associée.

New York, 18 décembre.—Une dépêche spéciale de Richmond, Virginie, à l'*Evening Post* dit que la Chambre des Délégués, après une discussion animé, a voté par 62 voix contre 21 une résolution approuvant le message de M. Cleveland sur la question vénézuélienne.

Les Républicains et les Populistes ont voté contre la résolution.

DERNIERE HEURE.

A l'Ambassade des Etats-Unis à Londres.

Presse Associée.

Londres, 18 décembre—Les fonctionnaires du Foreign Office ont refusé d'exprimer une opinion sur la question vénézuélienne, et la même réserve a été observée à l'ambassade des Etats-Unis à Londres.

M. Bayard est arrivé de bonne heure, l'air ennuyé. Il a refusé de recevoir qui que ce soit, et a déclaré que la question est beaucoup trop grave pour être discutée.

Le secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis, M. Roosevelt, et d'autres Américains disent que les dernières opinions exprimées par les journaux ont été câblées et transmises à l'ambassade par un représentant de la *Presse Associée*.

Une dépêche de Manchester dit que le message du président Cleveland a causé une panique à l'ouverture de la Bourse. Mais les prix se sont relevés ensuite.

Interviews avec de hauts personnages allemands au sujet du message de M. Cleveland.

Presse Associée.

Berlin, 18 décembre—Un représentant de la Presse Associée a interviewé aujourd'hui, à propos du message de M. Cleveland sur la question vénézuélienne, un haut personnage du gouvernement allemand.

Il s'est exprimé ainsi: L'Europe n'a jamais accepté la Doctrine de Monroe.

La menace d'intervention du Président Cleveland dans une querelle entre deux nations n'est pas prise au sérieux ici. Ces menaces montreront à l'Angleterre les dangers de l'isolement.

Le comte Von Kanitz, le chef des agrariens et l'auteur du fameux plan de monopole des graines, a fait la remarque suivante: Les Etats-Unis semblent vouloir des batailles. Il est possible qu'ils en aient à loisir.

Herr Richter, le leader du parti du peuple, dit:

Je suppose que c'est une manœuvre électorale de M. Cleveland. Mais il est douteux que l'Angleterre recule.

Herr Von Puttkamer, ancien président du Reichstag, dit: L'affaire entière semble une farce américaine.

Herr Von Koeller, qui a récemment donné sa démission de ministre de l'intérieur de Prusse, fait la déclaration suivante: l'Allemagne ne voit aucune raison de prendre parti dans cette question.

Herr Dohna Schlodien, membre du Reichstag, dit que c'est le moment de donner une définition internationale à la doctrine Monroe, et que l'incident actuel en donnera peut-être l'occasion.

Les Journaux Allemands et le Message du Président des Etats-Unis.

Presse Associée.

Berlin, 18 décembre—Dans un article de fond, le *Berlin Post* dit aujourd'hui:

Nous ne devons pas oublier qu'une campagne électorale présidentielle est proche, et, qu'en Amérique, les moyens employés en de telles occasions ne peuvent être trop violents.

Le *Vossiche Zeitung* donne à entendre que les prétentions du président des Etats-Unis sont de nature à attirer l'attention d'autres puissances que la Grande Bretagne.

Le *National Zeitung*, à propos de la question vénézuélienne, dit que M. Cleveland demande à la Grande Bretagne de soumettre ses réclamations sur le Vénézuéla à l'arbitrage, et, en même temps, de reconnaître que le territoire disputé appartient à ce dernier pays.

Attendu que l'Amérique prétend agir seule comme arbitre en la question, la demande d'arbitrage du Président est une simple farce. De même que la proposée commission d'enquête.

Continuant, le journal exprime des doutes et demande si le message a été lancé dans le but de le faire prendre au sérieux, puis il ajoute: En tous cas, le ton du président Cleveland a été influencé par la situation en Turquie et en Extrême Orient. En terminant, le *National Zeitung* fait remarquer l'isolement de l'Angleterre.

A PARIS.

Les Commentaires des Journaux Français.

Presse Associée.

Paris, 18 décembre.—Au sujet du Message de M. Cleveland, *La Patrie* fait les remarques suivantes:

Les Etats-Unis obtiendront satisfaction ensuite par leur attitude énergique.

La Grande Bretagne n'est forte qu'avec les faibles. Elle est prudente avec ceux qui sont déterminés à défendre la dignité de leur pays. L'affaire est une grande leçon pour toutes les nations.

La Liberté dit: Une controverse est soulevée entre deux peuples de même origine ethnologique accoutumés aux aux gros mots, mais dont les passions froides ne vont pas même à l'effusion de sang. Ce n'est qu'une fausse alarme, et l'affaire sera vite arrangée.

Le *Journal des Débats* s'exprime ainsi: Nous ne pouvons imaginer une manœuvre électorale dans une si grave question. Il est probable, et on doit l'espérer, que le bon sens des hommes d'état de Washington et de Londres empêcheront la dispute de s'envenimer au point de rompre ouvertement les relations, malgré le ton excité des journaux des deux pays.

Le Temps:

Une lutte fratricide entre la Grande Bretagne et la grande république du Nouveau Monde semblerait un crime contre l'humanité et la civilisation. Le journal ajoute: Autant qu'il est inadmissible que l'Angleterre puisse accepter les prétentions arrogantes du message, il est à espérer qu'elle trouvera une solution pacifique et équitable au différend.

Quant à une guerre Anglo-Américaine, elle est impossible. Ces ébullitions périodiques ne peuvent avoir pour résultat un tel crime contre la civilisation.

En 1888, à la veille d'une campagne présidentielle, M. Cleveland a agi en chauvin en donnant ses passeports à Sir Lionel Sackville-West. Il n'en est rien résulté.

Il y aura beaucoup de clameurs, principalement à cause des maladresses oratoires de M. Bayard et des mésaventures de lord Dunraven, mais tout sera finalement arrangé.

Quelle que soit la leçon que méritent l'arrogance, d'un côté, et l'esprit de domination et de conquête, de l'autre, nous espérons et comptons sur une solution pacifique de l'affaire.

La République Française dit:

De toutes façons, c'est une grosse affaire qui est tombée entre les mains de lord Salisbury. Ils ne seraient peut-être pas fâchés, à Londres, d'attirer les Etats-Unis dans une querelle en vue de nos difficultés de frontières avec le Brésil.

Mais ils ne doivent pas s'imaginer que nous nous empresserons de faire le jeu de la diplomatie de l'Angleterre, qui est isolée en Orient et en Extrême Orient.

Nous sommes anxieux de voir quelles mesures elle prendra avec ce frère Jonathan de mauvais caractère, à propos de sa politique d'action indépendante.

EN ANGLETERRE.

Quelques Commentaires de Journaux.

Presse Associée.

Londres, 18 décembre— La *Gazette de Westminster*: La situation actuelle est le résultat d'un enchaînement de faits malheureux: d'un côté, un ministre des affaires étrangères qui fut d'abord un chroniqueur dans une revue du samedi et ne put résister à la tentation d'émettre un argument; de l'autre; un président qui n'a pu s'empêcher de prendre part à une campagne électorale, mais la masse du peuple des deux pays regarde la possibilité d'une guerre avec une incrédulité parfaite.

L'Evening News: La manœuvre électorale ne nous donne pas la moindre inquiétude.

La *Gazette de St James* dit que le langage du président Cleveland dans la bouche d'un diplomate européen signifierait la mobilisation immédiate des armées.

Il est trop tard ou trop tôt pour dire A bas les pattes! à l'empire qui possède non seulement la Guyane Britannique et la Jamaïque, mais le Canada.

Les prétentions de M. Cleveland et du secrétaire Olney sont si exagérées, et son langage si offensant, qu'on ne peut s'étonner d'une explosion de sentiments semblables en Angleterre.

Mais lord Salisbury a conservé son sang-froid dans cette correspondance désagréable, et la nation fera de même jusqu'au moment opportun, quand nous serons dans le droit en nous fâchant, et ce moment peut venir.

Nous sommes tous anxieux de donner au gouvernement américain l'occasion de le faire naître.

La *Gazette de St-James* discute ensuite la théorie prétendant que le message est une simple manœuvre électorale, cite l'article du *New York Herald* à ce sujet, et ajoute:

Nous avons le droit de compter sur le bon sens des américains respectables qui ne sont pas des courtiers électoraux ou des chercheurs de places, et qui n'ont aucun intérêt dans les concessions du Vénézuéla.

Le *Pall Mall Gazette* tourne l'affaire en ridicule:

Premièrement, dit-il, nous avons cru que le président Cleveland était enragé, et, secondement, qu'il était hypnotisé par M. Olney, qui, en retour, était hypnotisé par M. Lodge.

Mais nous avons conclu que ce n'est qu'une profession électorale, et nous conseillons à M. Cleveland d'en appeler immédiatement au pays, avant que les Américains aient le temps d'étudier la doctrine Olney.

Mais nous craignons qu'il ne soit, même maintenant, trop tard, car le monde entier a déjà prononcé le mot Bugaboo, hélas! Bugaboo!

Marchés Divers.

Paris, 18 décembre, 4 p. m.—La rente 3 pour cent est cotée à 100 francs 67 1|2 centimes à compte.

Londres, 18 décembre.—Consolidés au comptant 106 7|8. à terme 106 7|8.

Liverpool, 18 décembre—Coton spot—Demande bonne et les prix fermes.

Ventes 12,000 balles, dont 500 pour la spéculation et l'exportation, y compris 10,900 américain. Recettes 2,200 balles, 15,100 coton américain.

Future—stables à l'ouverture et calmes à la clôture.

Livraison au décembre 4 34|64, décembre et janvier 4 32|64, janvier et février 4 31|64, février et mars 4 31|64, mars et avril 4 31|64, avril et mai 4 31|64, mai et juin 4 31|64, juin et juillet 4 32|64, juillet et août 4 32|64, août septembre 4 31|64.

Les parents indulgents:

—Eh bien! père Martin, ce paresseux de fils, en êtes-vous plus satisfait?

—Ma foi! vous savez, le gaillard, il continue à gagner son pain à la sueur de son front!

THEATRES.

St-Charles—*Opéra Damrosch—Siegfried*—Le sujet du "Siegfried," de Wagner, qui vient de remporter un si brillant succès d'instrumentation au Théâtre St-Charles, n'est pas autre chose que celui du Sigurd, de Reyer, connu de tous les amateurs de la Nouvelle-Orléans.

C'est ce qui donnait tout de piquant à cette représentation. Comme toujours, les exécutions ont été excellentes. La scène de la Forge au premier acte est, au point de vue à la fois pittoresque et fantastique, un véritable chef-d'œuvre d'orchestration.

On a également beaucoup applaudi le chant des oiseaux dans la Forêt, au 2me acte, ainsi que le chant du cornet, qui a vala à un virtuose de l'orchestre, une salve d'applaudissements bien méritée.

Plus nous entendons cette troupe de M. Damrosch, plus nous en apprécions la valeur, ainsi que le talent de celui qui a su la former et la dirige avec tant d'habilité et un si grand bonheur d'exécution.

C'était hier la troisième représentation à laquelle nous assistions, et il y avait encore plusieurs nouveaux débuts —celui de M. Stehman, une excellente basse taille, au timbre d'une très rare élégance et celui de M. P. Lange qui a déployé de nombreuses qualités dans un rôle très difficile à remplir, celui du nain Mime.

Quelques mots sur le nouveau ténor:

M. Alvary, le troisième ténor de la troupe, en date; le premier, par la puissance de la voix autant que par le talent de l'artiste, est un joli garçon, comme son camarade Greening, du reste; car on ne néglige pas le côté physique ou plastique, ou, si l'on veut, la question d'optique, dans la compagnie Damrosch. C'est un cavalier bien découplé, portant bien le costume un peu grossier des temps primitifs.

Il a une grande aisance en scène, beaucoup de naturel dans le jeu et la déclamation. Ce n'est pas le ténor à la voix haut perchée, qui n'acquiert tout son éclat que dans les notes suraiguës—le ténor, enfin, tel que nous le rêvons, nous autres latins. C'est proprement ce que nous appelons un baryton surexcité, mais atteignant avec une surprenante facilité les notes les plus élevées du registre du ténor.

Avec cela, une grande entente de la scène; un profond sentiment dramatique. Il nous a donné hier, une excellente interprétation de Siegfried, surtout dans les deux scènes de la forge et de la forêt, au moment du chant des oiseaux. On nous dit que M. Alvary jouit d'une grande réputation en Allemagne. Nous le croyons volontiers.

Grand Opera House.—Après-demain, samedi, le brillante "Grande-Duchesse," le ravissant "Petit-Due," la sémillante "Périchole," en d'autres termes Miss Russell.

Le plus attrayante artiste peut-être qu'il y ait sur la scène américaine, va nous quitter. Nous le regrettons, car les véritables amateurs, les hommes de goût trouveront rarement une pareille aubaine. Avis aux retardataires qui ont négligé jusqu'ici d'aller l'entendre ou l'applaudir—ce qui, quand il s'agit d'elle est tout un.

Elle va céder la place à un homme de valeur, heureusement; à un comédien de mérite, Otis Skinner, fort connu ici, fort apprécié, qui doit paraître dans une comédie nouvelle, au titre français—Villon—probablement le poète de ce nom qui était, en effet, un vaurien, comme l'appelle l'affiche. Ce doit être une pièce fort intéressante.

Mais, en attendant, allez voir, une dernière fois, la charmante Lillian Russell.

Académie de Musique.—Malgré la terrible concurrence voisine de Damrosch et de sa troupe chantante, les Minstrels de la Georgie font toujours de belles salles à l'Académie de Musique. Ils sont si gais, si amusants, ils débitent tant de calembredaines, chantent de si drôles de chansons et font tant de cabrioles, que l'on ne déride jamais et que les titis du paradis applaudissent à outrance d'un bout à l'autre de la soirée.

Pour les affections de la Gorge et des Poumons, le Pectoral-Cerise d'Ayer, pris à temps, est un spécifique assuré.

Her Face

was her Fortune—Why? Because she made it perfect by the constant use of

HEISKELL'S SOAP.

Heiskell's soap stimulates sluggish pores to healthy action, thus producing a clear smooth skin, free from all blemishes.

HEISKELL'S OINTMENT

cures permanently all forms of Skin Disease. For Tetter, Eczema or Ring Worm, it has no equal. Quickly removes Pimples, Black Heads, etc.

Sold by Druggists or sent by mail. Ointment, 50 cts. per box. Soap, 25 cts. Send stamp for free sample of Soap.

JOHNSTON, HOLLOWAY & CO., 361 Commerce Street, Philadelphia.

Convention Démocratique à Shreveport.

Comme nous l'avons annoncé à plusieurs reprises, la Convention Démocratique de l'Etat de la Louisiane s'est réunie, avant-hier. De graves questions y étaient en jeu. Il s'agissait de former le ticket d'Etat.

Depuis longtemps on nous avait annoncé une grande bataille à propos du choix du Gouverneur. Une faction avait mis en avant le nom de M. McEnery; mais ce dernier qui a été deux fois déjà gouverneur et siège encore comme juge associé à la Cour Suprême, a nettement et justement refusé. Il a même fait clairement entendre que s'il était nommé, il n'accepterait pas.

M. Foster reste donc le seul candidat à la Démocratie Louisianaise à la première magistrature de l'Etat.

C'est à propos de la place de lieutenant-gouverneur que commence la bataille. Plusieurs candidats sont mis en avant, et tout nous fait croire que, malgré le désir exprimé par M. Foster de voir élever à cet emploi un homme du nord de l'Etat, c'est M. Davis, de la Nouvelle-Orléans, qui sera l'élu de la Convention.

Deux autres candidatures semblent également sûres de l'emporter d'emblée, celle de M. Heard, comme auditeur, et celle de M. Cunningham, comme avocat-général.

On parlait aussi beaucoup de M. Calhoun comme surintendant de l'instruction publique, de M. Allen Jumel, comme trésorier, et de M. Dubroca. M. Mohtégut serait choisi comme secrétaire d'Etat.

Y aura-t-il, dans la déclaration de principes, une clause damandant le libre frappage de l'argent? C'est ce que nous ignorons encore. Nous espérons cependant que les hommes modérés, comme M. Boatner, par exemple, s'abstiendront de toute démonstration à cet égard. Comme il l'a dit avec beaucoup de justesse et de bon sens, il est tout prêt à présenter une résolution demandant le frappage de l'argent, mais non d'une façon illimitée. Avant tout, il faut conserver entre les deux métaux la relation normale qui a existé jusqu'ici.

Quant aux nominations, la plupart d'entr'elles devaient se faire, hier soir.

Déjà, M. Guillotte avait fait élire un comité de 15, pour examiner les lettres de créance de chacun des membres.

De son côté, M. Cunningham avait proposé et fait adopter la formation d'un comité de six pour s'occuper des détails de l'organisation permanente; et M. S. J. Kohlman avait demandé et obtenu pour le secrétaire S. Landry l'autorisation de s'entourer de cinq secrétaires adjoints.

Tout semblait donc près pour la séance du soir qui était fixée à 7 heures.

Le comité des lettres de créance composé des MM. J. V. Guillotte, John Fitzpatrick, D. T. Walsh, S. H. Marrero, David Saunders, John H. Poe, W. B. Boggs, C. V. Porter, [illegible] J. Bostick, G. M. Graham, A. V. Dubroca, [illegible] Guyon, F. C. Zacharie et V. Mistal étaient à l'œuvre et allaient vite en besogne.

On s'attendait à ce que à la séance du soir, tout se réglerait rapidement. Il n'en a pas été ainsi par suite d'un accident que personne ne pouvait prévoir.

Bien que, sur les 600 délégués présents, beaucoup fussent indécis sur les choix qu'ils avaient à faire, il était permis de penser que l'on viendrait à bout des indécisions et qu'il serait facile de former rapidement un ticket d'Etat. Malheureusement vers les 9 heures, alors que l'on attendait fiévreusement l'ouverture de la séance, M. Cunningham, président, se leva et annonça qu'un grave accident venait de se produire dans les conduites du gaz et que l'assemblée allait se trouver presqu'immédiatement privée de lumière. On était donc dans l'obligation de s'ajourner à ce matin, vers les 10 heures. Des protestations se firent vainement entendre; il fallait se rendre à la raison. nécessité fait loi. Et voilà comment le ticket qui aurait dû probablement se former, hier soir, a été retardé de vingt-quatre heures.

FAITS DIVERS.

Nouvelle-Orléans, 19 Déc. 1895.
Indications pour la Louisiane—Temps: légères averses, vents du sud-est.

Température du 18 décembre 1895.
Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	60	14
Midi	74	21
3 P. M.	72	20
6 P. M.	70	19

TRIBUNAUX.

Cour Civile de District.—James N. Maloney vs Mme Amelia et et James Sweeney—$360, confession de jugement.

John P. Baldwin et Henry Rennyson, receveurs, vs Gulf Lumber Company—$9,064 68 sur un compte courant.

L. M. Spofford vs O. O. West, Jr.—$530, sur un attachement.

New-Orleans & Northeastern R R. Co. vs Calkins & Co.—$560, action en recouvrement.

Farley National Bank vs James P. Dobbins—$2,090 71, sur des billets.

On demande l'émancipation de Peter et Joséphine Lafrance.

Otis Manufacturing Company vs St-Charles Hotel Company et autres—$2,671 70 sur un attachement.

C. L. Willey vs St-Charles Hotel Company et autres—$2,433 96 sur un attachement.

Edwin Austin vs Thomas Meade—$300 sur des billets.

Cour Criminelle de District.
Section B—Juge J. C. Moise.

Condamnations:

Thos. J. Bosco— attaque et blessure; un an de travaux forcés.

Laurimer Patterson — blessure; 60 jours de prison.

Louis F. Wetzel, alias Wm. Lontz—détournement; 4 mois de travaux forcés.

Buddy Brown—actes de violence; $10 d'amende ou 10 jours de prison.

Louis Walker—port d'arme cachée; $5 d'amende ou 5 jours d'incarcération.

M. et Mme Léon et Tony Galome—actes de violence; $7 50 d'amende ou 10 jours de prison chacun.

Comparutions:

Gasper Maiora, Auguste Delhasty, Dan Brown, Jas Riley, alias Red et Wm Brown, actes de violence; Hy J. Soland, diffamation; John A. Bandier, violation de l'acte 169 de 1894; François Margari et Wm Tarrer, larcin.

Trouvés coupables:

Chas Smith, alias Sheep, Mary Hall et Charles Hall, larcin.

Affaire remise:

Chas Brown, larcin.

Première Cour de Police Correctionnelle.—Arthur Schmatz—ivresse et bris de poix; $10 d'amende ou 30 jours de prison.

Alonzo Williams—vagabondage; envoyé à la maison de refuge.

Fanny Williams et Geo. Williams—bris de paix; $2.50 d'amende ou 20 jours d'incarcération.

Charles Lindheim et Lottie Cain, ivresse et bris de paix; $5 d'amende ou 30 jours de prison.

Renvoyés devant la cour criminelle:

Joseph Watson, Amos Scott, Oscar Weisman et Jacob Schroder, larcin; Stephen Jones et John Gallagher, actes de violence.

Deuxième Cour de Police Correctionnelle.—Mary Jackson et Cecile Dugan—vagabondage; $5 d'amende ou 50 jours de prison.

Mme Phip McGilder, Joséphine Davis et Jeff Robinson—alinrs suspectes; $10 d'amende ou 30 jours de prison.

Jessie Wright—violation de l'ordonnance 4434; $2 50 d'amende ou 30 jours d'incarcération.

Mises sous caution:

Mmes Peter Gaeche et Ella Hagh, inculpées et bris de paix.

Arrestation de deux négociants.

Henri A. et Fred. Bradford accusés de faux en écritures.

Deux frères établis ici dans le commerce des vins depuis plusieurs mois, Henri A. et Fred Bradford ont été arrêtés hier matin par les agents de police Stubbs et Littleton, sous l'inculpation de faux en écritures.

Les individus ont opéré en grand paraît-il dans la ville de Chicago. Ils s'étaient fait nommer, il y a de cela environ deux ans, Henri, président, Fred, secrétaire-trésorier d'une compagnie industrielle: la "Tolson Land Company", et, au lieu de travailler dans l'intérêt des actionnaires de la corporation, ils ont travaillé dans le leur. Leur duperie découverte, ils se hâtèrent de se soustraire aux poursuites de la justice, et, tout naturellement, la bonne ville du Croissant leur servit de lieu de refuge.

Mais avant leur départ de Chicago, l'avocat-général de l'endroit, à la sollicitation sans doute des victimes des deux filous, avait obtenu la révocation de la charte de la compagnie.

Les Bradford ont quitté la Nouvelle-Orléans hier soir sous la conduite d'un représentant de la loi, M. Wm Peacock, lequel a fait valoir auprès du gouverneur Foster le mandat de réquisition dont il était muni, signé du gouverneur de l'Illinois.

L'affaire Hart.

L'affaire Hart qui n'en est qu'à sa première phase, bien qu'elle occupe l'attention publique depuis longtemps et qu'elle ait fait couler pas mal d'encre, reviendra lundi prochain devant la cour criminelle; cette fois ce sont les avocats du prévenu qui, les premiers, prendront la parole pour repousser l'accusation de parjure volontaire formulée contre leur client.

Quatre mois d'emprisonnement.

Le sieur Louis A. Wetzel, connu aussi sous le nom de William Lontz, a été hier matin, condamné à quatre mois de détention au pénitencier pour avoir disposé des montres qui lui avaient été données en réparation.

Wetzel avait tout d'abord nié sa culpabilité; mais il s'est ravisé et a fait l'aveu de sa faute; de là la clémence du tribunal.

DR MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leur articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lieues de la rue du Canal. Dim Mar

nov 22—1 an—mer. ieu. dim

C. LAZARD & CO., LTD.

LES ANCIENS ET POPULAIRES

Marchands de Vêtements Confectionnés D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAPEAUX.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Canal et North Peters.

15 nov—Dim Mar Jeu Sam

Un employé infidèle.

Michael Pons a été arrêté hier soir à neuf heures par les detectives Roche et Woodworth.

Pons est un employé de M. Wm Anglade, dont le magasin est situé à l'angle des rues Bourbon et Conti, et il jouissait de la confiance entière de son patron.

M. Anglade, étant obligé de s'absenter pour cause de santé, a laissé son établissement sous la surveillance de son commis.

Mais depuis son retour, M. Anglade a eu l'occasion de mettre en doute la fidélité de Pons. Hier matin, il s'est aperçu qu'un billet de $5, qu'il venait de placer sur le comptoir, avait disparu.

Etant sûr du fait, M. Anglade a, lui-même fouillé Pons et a fini par découvrir le billet caché dans un de ses souliers.

Les livres de la maison ont alors été examinés, et M. Anglade découvert que des bijoux d'une valeur d'environ $400 avaient été déposés dans divers monte-de-piété par Pons. Il s'est aussitôt rendu à la station de police où il a déposé une accusation de détournements. Pons a été déroué au poste du troisième precinct.

Bousso devant le tribunal.

L'ex-detective, Thomas J. Bousso a comparu hier matin, devant le juge Moise pour s'entendre condamner à une année de réclusion au pénitencier.

Bousso va à Baton Rouge pour la seconde fois. Cette dernière pour avoir attaqué à main armée un nommé Thomas Blackman qui avait dit à M. Carambat en sa présence qu'il pourrissait un mauvais dessein: celui de commettre un vol au préjudice de M. Carambat.

Bousso, après avoir frappé Blackman du poing, a fait feu sur lui sans, fort heureusement, l'atteindre.

Carrière orageuse, mouvementée et peu enviable que celle de l'ex-detective qui, il y a quelques années, avait réussi sous un déguisement ou par un autre moyen à s'évader de la prison et à gagner des horizons lointains, où pendant des années il vécut hors de l'atteinte de nos lois.

A Port Eads.

Port Eads, 18 décembre, six heures du soir; vent sud-est, temps couvert.

Arrivés: Hier soir steamship City of Dallas, de Puerto Cortez; au Royal Mail Line.

A une heure du matin, steamship Chalmette, de New York; au Southern Pacific Co.

Steamship anglais Cayo Blanco, de Londres; à A. K. Miller et Cie.

Steamship Whitney, de la Havane; au Southern Pacific Co.

NOUVELLES A LA MAIN.

Mers-aux-dents.—Un cheval attelé à un wagon que conduisait Louis Jones, couleur, a pris le mors aux dents hier matin à l'angle des rues Esplanade et Sauvage.

Jones jeté à terre a été blessé à la tête par le cheval qui lui a lancé un coup de pied.

La meilleure de toutes les Poudres-Levain.—Dernier rapport du Gouv. des E. U.

Royal Baking Powder

ABSOLUMENT PUR.

FEUILLETON.

No 28 Commencé le 18 septembre 1895.

Blessée au Cœur.

PAR JULES MARY.

TROISIÈME PARTIE.

LES AMOURS DE COLLIVET

XII

(Suite.)

—Je l'ignore, monsieur. Je sais seulement que celui que vous recherchez a quitté la France, depuis longtemps.

—Pour accompagner M. Gérard de Beaupréault à la Nouvelle-Calédonie. Mais il en est revenu. Il était à Paris, il y a quelques mois.

—C'est depuis qu'il a quitté la France pour la seconde fois.

—Vous l'avez donc revu, récemment?

—Il est vrai.

—Où?

—Si je vous le disais, vous apprendriez par cela même dans quel pays il se trouve.

Les deux agents réfléchirent.

—Madame, dit Loiseau, il ne nous est pas difficile de deviner dans quel pays vous avez rencontré Collivet pour la dernière fois. Vous avez indiqué sur le registre de l'hôtel votre dernier domicile à San-Remo. C'est donc à San-Remo que s'était réfugié Collivet?

Elle ne répondit pas, légèrement interdite.

Puis, se remettant:

—Messieurs, quels que soient vos soupçons, et quelles que soient les preuves que vous possédez, vous comprendrez les raisons de mon silence. Les torts de M. Collivet ont été grands envers moi, cela est vrai. Mais cela suffit-il pour que je vous aide, ainsi que vous me le demandez, dans une œuvre à laquelle je veux demeurer étrangère? Même si je le soupçonnais, moi, du meurtre dont vous semblez l'accuser, même si le hasard me fournissait des preuves, que devrais-je dire? Je suis, vis-à-vis de lui, dans une situation telle que le silence est une nécessité pour moi. Souffrez donc, messieurs, que je ne vous réponde plus et que je me retire.

—Du moins, madame, nous ne vous avons pas offensée?

—Certes, non.

—Et vous jurez que cette conversation restera un secret entre nous?

—Je vous le jure.

Insister auprès d'elle, sur ces délicates questions, eût été outrepasser leur mandat.

Ils se retirèrent.

Ils rendirent compte le lendemain au chef de leur découverte.

—Nous avons retrouvé la maîtresse de Beaupréault.

Le fait était assez grave pour causer quelque joie au patron.

—Ah! ah! dit-il.... et vous avez du nouveau à m'apprendre?....

Ils reprirent leur air gêné.

—Nous n'avons rien pu en tirer, chef, et dame, il était difficile de l'interroger....

—Rien? Pas un renseignement.

Le chef les examina pendant quelques secondes.

Puis, de cet air ironique et cinglant qu'ils connaissaient bien et qu'ils redoutaient plus qu'une réprimande.

—Compliments, mes amis. Vous marchez très bien. Voulez-vous une gratification?

Ils baissèrent le nez et ne dirent mot.

XIII

Ce fut le lendemain que Collivet arriva.

A la gare de P.-L.-M., il prit une voiture et se fit conduire aussitôt rue Lord-Byron.

C'était traverser Paris presque dans toute sa longueur.

Rue Lord-Byron, on lui dit que Marie demeurait au troisième étage et qu'elle se trouvait chez elle.

Il était alors dix heures du soir.

Il demanda anxieusement:

—Est-ce qu'il n'y a pas depuis quelques jours, chez cette dame, une jeune fille... de ses amies?

—Mlle Suzanne?.....

—Justement.

—Vous trouverez madame et mademoiselle; elles ne sortent pas.

Collivet respira.

Il ne s'était pas trompé.

Son voyage ne serait pas inutile.

Il monta trois étages et sonna. Une bonne vint ouvrir.

Il entra et silencieusement remit sa carte.

Mais la bonne observait:

—Monsieur, à pareille heure! Monsieur ferait mieux de se présenter demain dans la journée.

Alors, il dit:

—Remettez ma carte à votre maîtresse.

Ce blême visage, ces yeux durs et faux, ce long personnage maigre, impressionnèrent la domestique.

Elle s'en alla précipitamment.

—Sapristi! il n'est pas commode, celui-là.... murmura-t-elle.

Elle l'avait laissé dans le vestibule.

Lorsqu'elle remit la carte à Marie, celle-ci était avec Suzanne.

Marie éprouva un tremblement violent. Elle avait une épouvante de ce fantôme, qu'elle ne voyait pas encore, et qui était là-bas, derrière cette porte.

—Petite mère, qu'as-tu donc? Qu'est-ce qui te cause cette émotion?

—Lis!

Suzanne prit la carte et lut.

Elle se contenta de dire, découragée, navrée, en larmes:

—Déjà!

Puis, comme Marie la regardait toujours, ne sachant que faire:

—Il le faut bien....Il faut qu'il entre....

—Veux-tu que je le reçoive, seule, tout d'abord. J'essuierai ses premiers reproches, sa première colère. Ensuite, tu viendras.

—Soit. Cela vaut mieux.... peut-être....

Elle embrassa Marie et montrant une porte:

—Je vais dans ma chambre. J'attendrai là. Courage!

—Va!

Marie était un peu rassurée.

Elle savait que de cette chambre on ne pouvait rien entendre.

La bonne attendait la réponse de sa maîtresse.

—Dois-je faire entrer ce monsieur?

—Oui.

Naïvement, mais avec frayeur, la domestique ajouta:

—Faites attention, madame.... Soyez bien sur vos gardes,... Cet homme-là ne me revient pas....Il a une tête d'assassin.

Marie eut un triste sourire.

Cette fille avait avait deviné juste.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis la haute et mince silhouette de Collivet s'encadra dans la porte ouverte du salon.

La bonne était ressortie. Collivet et Marie restaient seuls.

Collivet était si ému, devant cette femme à laquelle il aspirait avec tant de passion, qu'il se sentait presque désarmé, ne trouvant rien à dire, se contentant de la dévorer du regard.

Marie devinait bien toute la puissance qu'elle possédait sur cet homme; mais c'était une passion purement physique qu'elle inspirait, et dans son cœur resté noble et élevé en dépit de sa chute, elle ne concevait que du dégoût pour lui.

—Monsieur, dit-elle, je sais pourquoi vous êtes venu et ce que vous allez me demander. Je n'ai malheureusement aucun droit sur votre fille et je ne peux la conserver ici malgré vous. C'est, du reste, sans me consulter que Suzanne est accourue auprès de moi. Elle vous a écrit, sur mon conseil, afin de vous tranquilliser... Monsieur, cette enfant est faible.... une emotion vive la tuerait.... Je vous supplie de ne point la gronder....

Il dit lentement, sans cesser de la regarder:

—Je ne gronderai pas Suzanne, à cause de vous....

Et tout à coup, comme il avait eu les jambes fauchées, il se laissa tomber sur un fauteuil.

—A cause de vous, que ne ferais-je pas, Marie!

Puis sourdement, comme à lui-même:

—A cause de vous, que n'ai-je pas fait!!

Et, dans un mouvement de rage, succédant tout de suite à cette émotion involontaire, les ongles faisant saigner la chair de son front:

—Marie, je t'aime!

—Monsieur!

—Marie, je t'aime plus que jamais, entends-tu....Je t'aime à devenir fou. Si tu ne veux m'écouter....Marie, si loin que tu vives, ma pensée ne peut se détacher de toi..... Les jours et les nuits, tout le temps, c'est à toi que je rêve.... C'est une idée fixe.... une obsession... charmante et douloureuse.... Marie, je t'aime, je te veux, je t'aime, reviens, reviens!

Elle avait reculé, d'instinct, devant cette explosion.

Et le mot de sa bonne lui revenait à l'esprit.

—Il a une tête d'assassin; prenez garde!

—Pourquoi ne veux-tu pas me croire quand je te dis que je serai avec toi comme jamais tu ne m'as vu! Tes volontés, tes désirs seront mes volontés et mes désirs.... Je serai si heureux de t'avoir que je n'exigerai rien.... Ta présence me suffira et me donnera infiniment de bonheur.... Reviens, Marie, reviens.... Auprès de moi, tu auras Suzanne.... et auprès de moi aussi, il faut bien que je te le dise, car je vois que ta vie est devenue bien modeste et que peut-être maintenant à ton existence brillante a succédé la pauvreté, auprès de moi, tu le sais, tu trouveras sinon la richesse, du moins une grande et large aisance.... Tu ne souffriras donc pas.... Tu ne souffriras pas de la vie que je te ferai douce.... Tu ne souffriras pas à cause de moi, car je ne viendrai sous tes yeux que lorsque tu m'appelleras, que lorsque tu voudras bien me voir.... Marie, reviens, reviens, je t'en supplie.... Je t'aime....

Elle fermait les paupières pour ne point apercevoir ce visage qui lui eût semblé hideux dans sa contraction de désespoir exaspéré.

Alors il se leva et se rapprocha. Et il osa lui prendre la main.

Elle se retira avec un cri.

—Marie! chère Marie!

—Moi! jamais!! dit-elle. Jamais! ne l'espérez pas!!

Tout à coup il se laissa glisser à genoux.

Et il